

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »

Paul le Malmédien, boche malgré lui

Paul Dandrifosse a été arrêté et enrôlé malgré lui dans l'armée allemande. Les nazis l'appelaient le « Niks compris ».

● Philippe CARROZZA

Le 10 mai 1940, Hitler annexe les dix communes de l'Est de la Belgique, dont Malmédy. Paul Dandrifosse, né en 1923 à Mont-Xhoffraix, fait le choix d'émigrer en Belgique occupée pour ne pas être forcé de devenir allemand, être enrôlé dans les troupes nazies et finir sur le front de l'Est. Il quitte son village au début du mois de septembre, après avoir résisté à l'embrigadement dans les jeunesses hitlériennes : « *Ma sœur Agnès, qui était volontairement, soit resté avec mes parents pour s'occuper de notre ferme, franchissait clandestinement la frontière pour me ravitailler avec les produits de la ferme. Ce jeu dangereux se terminera avec mon arrestation par la Gestapo au printemps de 1943. Bien que j'avais des papiers en ordre, mes parents ont reçu en décembre 1941 un papier de mobilisation me concernant. Je suis belge, je n'avais rien à faire dans l'armée allemande; je me suis caché.* »

Un métal froid sur la tempe : c'était un revolver

Jusqu'à ce matin-là où un Gestapist l'arrête : « *Dans la soirée précédant mon arrestation, je m'étais rendu chez mon frère aîné à Sart-lez-Spa. Je venais lui dire qu'il fallait qu'il parte immédiatement parce que lui et moi étions sous la menace d'une dénonciation. Il est parvenu à me convaincre qu'il n'y avait pas le feu et qu'il valait*



Paul Dandrifosse a été forcé de porter l'uniforme nazi. Pour s'en sortir il se faisait passer pour idiot, le niks compris.

mieux que je passe la nuit chez lui; ce que je fis, hélas. Le lendemain à l'aube, j'ai été réveillé par une étrange sensation : quelque chose de froid contre ma tête. Quand j'ai ouvert les yeux, l'homme réputé traqueur de réfractaires, qui me recherchait depuis plus d'un an, se tenait penché sur mon lit, le canon de son revolver collé sur mon front ! Pour le même prix, la Gestapo venait de capturer deux frères, deux émigrés de 1940, deux réfractaires à la Wehrmacht, deux résistants civils. »

Paul Dandrifosse est conduit à Malmédy où il est interrogé par celui qui venait de l'arrêter : « *Un Malmédien, un unterscharführer SS de sinistre mémoire, précise M. Dandrifosse : « Je m'étais*

préparé au pire. Après un interrogatoire qui s'éternisait entrecoupé de menaces de mort, je lui ai dit, épuisé moralement, que je ne savais pas où mon frère se trouvait et que si je le savais, je ne le lui dirais pas. Et la sentence tomba : la Russie et ses champs de mines étaient désormais ma destinée. »

Encaserné à Mülheim, le Malmédien est forcé de passer un

uniforme allemand.

« *Mutée à Venlo (Pays-Bas) ma compagnie continua son entraînement. Comme à Mülheim, je continuai à utiliser le stratagème du Niks compris (rien compris, à être le fou du roi, à ne faire pratiquement aucun progrès en matière militaire. Ainsi m'étais-je fait à l'idée que je resterais longtemps avant d'être envoyé en Russie.* » ■

Il se mutile pour éviter le front russe

Paul Dandrifosse sait qu'il peut être envoyé à tout moment sur le front russe. « *Un matin du mois d'août, avant le départ quotidien vers la plaine d'exercices, et alors que je traînais ma peine dans un couloir de la caserne, j'entendis un sous-officier dire : c'est fini avec le Niks compris, il part en Russie dans deux jours. Le même soir je reposais tranquillement dans un lit à l'hôpital de Venlo. Au cours d'une lutte organisée comme chaque jour sur le champ d'exercices, j'ai glissé volontairement mon pied dans un trou avec une belle fracture de la malléole à la clef. Les Allemands vinrent me récupérer à la mi-novembre.* »

De retour à la caserne, le Malmédien poursuit sa résistance. Les instructeurs se cassent la tête et n'arrivent pas à lui faire comprendre un mot d'allemand. Puis un jour : fini de rire : « *Les sanctions humiliantes ont commencé : Éponger, avec une toute petite loque, l'eau déversée et reversée dans un couloir jusqu'à assèchement complet ; creuser un fossé avec une pelle de soldat puis le combler en le tassant par sautilllements ; brosser la plaine qui s'étend devant la caserne ; récolter des seaux de poussière et en renverser le contenu. J'ai aussi réussi à tomber malade. Les mois passaient, les autres partaient au front, pas moi.* » ■

Ph.C.

Évadé grâce aux résistants hollandais

De blessure en blessure, Paul Dandrifosse est hospitalisé non loin de la frontière hollandaise. C'est là qu'il fait la connaissance d'une infirmière qui fait partie de la Résistance néerlandaise. Ils mettent sur pied un plan d'évasion. Une fois remis sur pied et de retour dans sa caserne, le Malmédien décide de s'évader : « *C'était le 26 juillet 1944. Un officier allemand fait savoir que la compagnie à laquelle j'appartiens partira le soir vers*

le front russe. Avec mes amis d'infortune, je vais prendre possession de mon paquetage. Alors que sept heures sonnent au clocher d'une église proche, comme un vrai soldat, qui s'en va vers quelque plaisir, je passe devant la guérite de surveillance gardée par un tout jeune soldat en lui faisant le Heil requis. Je suis en train de m'évader. J'ai été pris en charge par l'armée secrète hollandaise et deux jours plus tard, j'étais presque en Belgique. » Ph.C.

VITE DIT

Paul Dandrifosse devient Henri Lamarche

« Le 2 août 1944, par les chemins mystérieux de la résistance civile, mes parents sont avertis de ma fuite. Le 3 août 1944, l'épouse de mon frère aîné m'apporte une fausse carte d'identité qui fait de moi un citoyen hesbignon sous le nom d'Henri Lamarche. Je deviens, ainsi, le faux petit-neveu des grands-parents Neyens chez qui j'avais trouvé refuge. Et cela m'a servi. Lors d'une subite descente allemande dans la ferme, cette carte d'identité et les explications que donne l'imperturbable grand-maman Neyens au sujet de la prétendue déficience mentale déficiente de son faux petit-neveu me sauvent la mise. »

Prisonnier des Américains !

Le samedi 16 décembre, l'offensive des Ardennes bat déjà son plein. Séjournant chez un ami à Dison, je décide de rentrer chez mes parents. À Hockai, la patronne du bistrot, M^{me} Pottier, m'avertit du danger d'être arrêté par les Américains. Selon les dires d'un habitant de mon village qui est passé le matin, ils me recherchent activement. Le 17 décembre, alors que je suis au jubé de l'église de Xhoffraix pour chanter la messe, la police militaire US arrive sans crier gare et monte au jubé pour m'arrêter sans ménagement. Le soir même, je me retrouve dans un hangar à Francorchamps, en compagnie de prisonniers allemands. Le lendemain, je suis parqué dans la salle des pas perdus de la gare centrale de Verviers, puis direction la citadelle de Huy, celle de Namur, Compiègne et enfin Cherbourg où j'ai été libéré. Pendant quatre mois j'ai été prisonnier des Américains. »

Fonds pour le journalisme